

VILLES EGRITES



« Ici le temps s'était arrêté, il ne s'agissait pas des années d'un passé proche, le temps s'étendait infiniment plus loin en arrière... » (Photo DR.)



« ...Et, bien qu'étranger au pays, je sentais en frémissant quelque chose qui ressemblait à une terre natale. » (Photo Sygma.)

autorisation de port d'arme, parce qu'il avait fait quelques émissions sur la défense des consommateurs, concernant des marchandises dont les prix étaient abusifs et la qualité douteuse et qu'il avait reçu après cela des lettres anonymes avec des menaces de mort.

Je demandai quelles étaient les raisons qui pouvaient avoir plongé le jeune homme dans une excitation excessive. J'apprenais qu'il y avait quelques raisons à cela. Un certain temps auparavant, K. était allé en Israël pour travailler à un reportage sur la mer Morte. Là-bas, il avait rencontré des juifs pour la première fois de sa vie, il avait parlé avec eux de leur destin et de l'histoire de leur peuple et, à son retour, on avait pu percevoir des changements sensibles dans son comportement, il se taisait brusquement au milieu d'une conversation, il « plongeait », pour ainsi dire. En outre, il avait cherché à fréquenter des juifs, il en avait trouvé quelques-uns, d'ailleurs, et il les avait invités chez lui, dans une petite maison d'un faubourg de Vienne. C'est aussi à cette époque que s'était placé un autre incident : un évanouissement subit de K. pendant le travail. Les médecins avaient diagnostiqué une méningite et il avait dû passer quelques semaines à l'hôpital. Peut-être cette maladie avait-elle un rapport avec son acte ultérieur, en tout cas celui-ci n'était absolument pas dû à l'ivresse : on l'avait dit en effet ici et là, jamais K. n'avait été porté sur la boisson et, du reste, après sa sortie de l'hôpital, il avait suivi strictement les recommandations des médecins qui exigeaient une totale abstinence. A ce moment de la conversation entra dans le bureau un homme d'un certain âge qui s'avéra être le supérieur hiérarchique de K. Il me confirma les renseignements fournis par les autres et ajouta que lui-même, dignitaire d'une loge maçonnique, avait failli être victime d'un attentat quelque temps auparavant. J'exprimai ma surprise. « N'oubliez pas, me dit-il, que la police estime à 20.000 le nombre des activistes d'extrême-droite en Autriche. »

Je rendis visite à Mme K. ; je fus touché par sa résignation et par sa soumission passionnée à l'égard de son mari, qui était toujours en détention. Ils s'étaient connus par hasard, il y avait des années de cela, et ils s'étaient aussitôt épris l'un de l'autre. Elle lui devait tout, me dit-elle, non seulement il l'avait encouragée à faire des études et l'avait constamment aidée, lui permettant de les mener à bien et de conquérir son indépendance ; elle avait aussi, grâce à lui, approfondi le regard qu'elle portait sur le monde et la société, il avait donné un vrai sens à sa vie. Peu de temps auparavant, il lui avait écrit de sa prison et l'avait invitée à demander le divorce afin de ne pas faire peser sur son existence les conséquences de l'acte que lui-même avait commis. Elle avait vivement repoussé cette demande. « Comprenez, je vous en prie, dit Mme K., que mon mari est l'être le plus doux, le plus humain qu'on puisse imaginer. Même si l'on ne peut approuver son acte, celui-ci ne peut quand même pas être compris comme un acte de violence mais comme une protestation contre la violence, comme un accès de frayeur, en un point où les mots eux-mêmes n'ont plus rien à dire. »

J'avais réussi à trouver un ami et camarade de guerre du mort qui me confirma les paroles de Mme von F. Depuis le premier jour de la guerre jusqu'à sa capture par les Anglais, en août 1944, von F. avait servi dans la même batterie que lui et il ne pouvait être question de SS et de choses de ce genre. Von F., dit l'homme, possédait sans nul doute une singularité qui l'entraînait parfois dans les conflits, il tenait souvent des propos provocateurs, surtout quand il avait bu. « Il y a deux ans environ, j'étais assis avec lui dans un café, non loin d'ici. Soudain il se tourna vers deux hommes à la table voisine et leur adressa la parole en des termes tels que tous deux se dressèrent et foncèrent sur lui. C'est seulement quand ils avaient été debout que j'avais vu qu'ils

étaient d'une carrure herculéenne, des déménageurs. En un tournemain, ils mirent von F. en sang. Je vins à son secours mais, bien que je ne sois pas spécialement de constitution fragile, comme vous voyez, l'affaire pour moi aussi tourna mal. Je remarquai alors que von F. se défendait à peine, qu'au lieu de cela il se serrait le long du mur, pâle comme un mort, et qu'il m'abandonnait aux deux colosses. Heureusement ils nous lâchèrent vite et partirent. » « Est-ce qu'il ne serait pas possible, demandai-je, que Theodor von F. ait dit aux deux hommes quelque chose sur les juifs ? » Il n'en savait rien, telle fut sa réponse, il avait totalement oublié la raison de la querelle. Le lendemain je me présentai chez M^e W., un avocat connu qui consacrait beaucoup d'attention aux crimes de l'époque hitlérienne et avait traîné en justice bon nombre d'assassins. Il était au courant de l'affaire. « Je suis convaincu, me dit-il, que Mme von F. vous a dit la vérité, son mari n'a jamais été dans les SS ; on peut supposer qu'il n'a jamais tué un seul juif. » Je le regardai, plein d'espoir. Il réfléchissait.

« Dans l'arrondissement où nous sommes, dit-il au bout d'un moment, il s'est passé la chose suivante, voici quelques semaines : dans un café bien fréquenté s'étaient retrouvés à la même table un groupe de jeunes gens qui écoutaient avec curiosité un homme un peu plus âgé qu'eux, ils l'interrompaient à l'occasion par de bruyantes approbations et des exclamations admiratives. L'homme qui parlait racontait à voix forte des massacres de juifs auxquels il avait soi-disant participé. Les autres conversations s'éteignirent peu à peu, mais quelqu'un avait dû aller se plaindre car quelque temps après arriva un policier qui s'approcha de la table des jeunes gens et demanda les papiers de l'orateur. Celui-ci les lui tendit avec un sourire moqueur. Le policier, déconcerté, regarda la date de naissance qui y figurait, « 1942 », et exigea des explications. « Très simple, répondit l'interpellé, mes amis aiment ce genre d'his-

toires et alors je leur en raconte. » « Vous voulez donc dire, fis-je remarquer, qu'il s'agit d'histoires inventées. » W. me regarda avec un sourire amer. « Il s'agit d'histoires inventées », dit-il.

W. fixa un moment le vide devant lui. « En ce qui concerne Salzbourg, dit-il ensuite, cette affaire est particulière, et en même temps elle ne l'est pas vraiment. Le premier juif est arrivé à Salzbourg en 803, c'était un médecin, parce que l'évêque était malade et croyait que seul un médecin juif pourrait le guérir. Exactement à l'endroit où von F. a été abattu, on a brûlé en 1349, mille deux cent cinquante juifs, hommes, femmes et enfants, parce qu'on disait qu'ils avaient empoisonné l'eau des puits. Le 10 juillet 1404, on en brûla encore des milliers — ils avaient, disait-on, poignardé une hostie et par conséquent tué Jésus une seconde fois. Toute la population accourut pour voir brûler les juifs, car les événements intéressants étaient rares à Salzbourg. Les mères soulevaient leurs enfants à bout de bras pour qu'il ne perdent rien du spectacle. En 1487, la statue d'une truie fut dressée dans l'hôtel de ville, la statue de la truie juive qui nourrit des enfants, à l'exemple de la louve romaine. Beaucoup plus tard, quand vint l'époque d'Auschwitz, il n'y avait plus autant de juifs à Salzbourg, mais il y en avait quand même quelques-uns. « Encore une chose, dit W., je vais vous donner un conseil. L'écrivain Alfred Polgar a dit un jour qu'à Salzbourg il y a plus d'antisémites que d'habitants. Si vous êtes à Salzbourg, ne parlez pas des choses dont il a été question entre nous. Vous ne vous feriez pas d'amis. »

4.

Lorsque venant de Vienne, je retournai à Salzbourg, j'apprenais que le procureur avait adopté la thèse de la défense, selon laquelle K. avait commis son acte en état d'ivresse. Au procès, il risquait une peine relativement légère et il avait été mis en liberté provisoire. En revanche l'avocat de Mme von F. assurait que

l'issue de l'affaire n'était pas simple, s'il y avait une déclaration de K. selon laquelle, s'il n'y avait pas eu de revolver, il aurait quand même tué von F. d'une manière où d'une autre.

Tard dans la soirée, je marchai à travers la ville. Je passai devant chez Tomaselli et devant le « Glockenspiel ». Les deux établissements avaient fermé depuis longtemps ; on avait rentré les chaises qui restaient toute la journée à l'extérieur. Comme c'était beau Salzbourg, comme j'aimais être là ! Partant de la Waagplatz, je descendis la Judengasse où se trouvait jadis le bordel dans lequel tous les soirs Trakl venait porter sa solitude, je traversai le Kranzlmakrt et descendis le Getreidegasse, je passai devant la maison natale de Mozart et me dirigeai vers le palais du festival. Je ne rencontrai à peu près personne. Mes pas résonnaient sous les enseignes de fer forgé et l'écho montait le long des murs. En marchant lentement, on ne mettait guère plus de cinq minutes. Je guettais le pétilement du feu et des hurlements muets. Je me rappelai un vers d'un poème, je ne savais plus le nom de l'auteur : « Quand on cherchait le rendez-vous des assassins... » Que voulait-on, se venger des assassins, se ranger parmi les victimes ? Sur le crépitement muet des flammes se déposait une immense strate, une couche de musique sublime. Sous le pont l'eau continuait à filer, noire, imperturbable. De là montaient chaque nuit les terribles rêves, les rêves que l'on faisait toujours et qui vous jaillissaient dans la bouche, les rêves de poix et de souffre.

Je regardai derrière moi, au-delà du pont, là-bas où les coupoles et les murailles, sous l'éclairage indirect, se dressaient dans la lumière verte et brune d'une décomposition merveilleuse.

Stephan Hermlin
Traduction Claude Prévost